Marie-Claire Blais et le mouvement féministe au Québec dans les années 60-80 du XX^{e} siècle

Alina-Daniela HAIDĂU
Universitatea „Ştefan cel Mare" din Suceava

Abstract: In this article, we present the context of the feminist movement in Quebec in the 60s and 80s and the changes that show an evolution in Quebec's society and the end of certain interdictions.
Secondly, we look at the transformations of the image of women in the novel *Les Nuits de l'Underground* (1978), by Marie-Claire Blais, one of the most important writers of contemporary Quebec literature. The novel examines the transformations concerning the social status of women, the relationship with men, the maternal role and their relationship with children.
Keywords: *Quebec literature, Marie-Claire Blais, Quebec, feminism, social changes, writing.*

Née à Québec en 1939, Marie-Claire Blais est l'une des figures les plus importantes de la littérature canadienne d'expression française, appelée aussi littérature québécoise. Son œuvre compte des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, des poèmes, ainsi que des scénarios pour la radio et la télévision. Son talent a été récompensé par de nombreux prix et distinctions, dont le Prix de la langue française en 1959 pour son premier roman *La Belle bête*, le prix Médicis en 1966 pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le Prix du Gouverneur général en 1979 pour *Le Sourd dans la ville*, le prix Athanase-David en 1982 « pour l'ampleur et pour la variété de son œuvre » [Smith, 1983 :18], le Prix du Gouverneur général en 1996 pour *Soifs*, le prix du Gouverneur général du Canada en 2008 pour le roman *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*, le Grand prix du livre de Montréal en 2012 pour le roman *Le Jeune Homme sans avenir*.

Les inégalités sociales, les enfances solitaires, la violence, les maladies, le suicide, la criminalité sont autant de thèmes qui jalonnent son œuvre. D'ailleurs, l'écrivaine déclare dans un entretien de 2005 qu'elle évoque un univers marqué par la souffrance, la pauvreté, la lutte pour la survie, la haine, la laideur, le mal, la mort, même si ces aspects choquent :

> Je ne suis pas une militante au sens traditionnel du terme, mais je fais une littérature engagée, à ma manière. Je suis tout à fait investie dans mon époque, dans les problèmes que nous vivons. Je ne me cache pas derrière les mots, au contraire, je témoigne de l'injustice et de la colère qui règnent autour de moi: les aspects monstrueux de notre monde, de nous-mêmes, nous ne devons pas les éviter. [P. Navarro, 2005 : 33]

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

Dans les romans de Marie-Claire Blais il est à remarquer la prédominance des personnages féminins : des adolescentes, des jeunes filles, des femmes adultes. L'écrivaine offre une image approfondie de la condition féminine, mettant en scène des femmes remarquables par leur sincérité, leur complexité et l'âpre quête d'elles-mêmes qu'elles entreprennent. Leur identité est profondément marquée par leurs croyances, leurs choix, leurs décisions, mais aussi par la réalité qui les entoure. Le rôle de la femme dans la famille et dans la société québécoise a connu des changements à travers le temps et les différentes étapes de l'histoire du Québec. À part cela, les événements historiques, politiques, économiques et sociaux qui se sont déroulés au Québec au XXe siècle ont marqué la vie des femmes.

Ainsi, au début du XXe siècle, l'activité de la plupart des femmes se limite à la sphère familiale – elles restent à la maison et s'occupent de toutes les tâches ménagères, tandis que les hommes se chargent des besoins de la famille. Les changements économiques d'après la première guerre mondiale marquent la vie des femmes. Grâce au progrès technique, les femmes ont accès au marché du travail et pendant cette période, une lente progression des femmes vers l'égalité se manifeste dans la société québécoise. Les premières grandes revendications concernent l'éducation postsecondaire des jeunes filles, le droit de vote[1], la reconnaissance sur le marché de travail.

Après 1960, les femmes revendiquent aussi de participer à la vie culturelle, sociale, politique et économique. D'ailleurs, la décennie 1960-1970, pendant laquelle se déroule le mouvement complexe connu sous le nom de « révolution tranquille », se caractérise par de nombreux changements sociopolitiques et économiques qui ont eu lieu sous le gouvernement du Parti Libéral, dirigé par l'avocat Jean Lesage. Durant cette période, associée à la modernisation du Québec, « il s'agit à vrai dire beaucoup plus d'une opération de déblocage que d'une véritable révolution ; c'est la raison pour laquelle on l'appelle *révolution tranquille* » [Hamelin, Provencher, 1983 : 140-141]. La société québécoise se transforme donc profondément, les valeurs d'une grande partie de la population sont bouleversées, l'émancipation étant l'idée dominante au Québec dès les années 60 du XXe siècle.

Pendant cette période de mutations, la perspective féministe s'intensifie. Les revendications des femmes évoluent : la quête de l'égalité entre les femmes et les hommes, l'équité salariale, le droit à des congés de maternité rémunérés, l'accès aux métiers traditionnellement masculins, la lutte contre les stéréotypes et la discrimination. La Fédération des femmes du Québec (FFQ), créée en 1966, est une organisation qui a comme objectif de combattre les diverses formes de discrimination à leur égard et de lutter pour les droits fondamentaux des femmes. De plus, le Conseil du statut de la femme (CSF), créé en 1973, est l'organisme qui vise à conseiller le gouvernement sur les questions concernant les Québécoises et à informer ces dernières de leurs droits.

Le mouvement féministe a pour objet la défense des intérêts des femmes dans la société, l'extension de leurs droits en vue d'égaliser leur statut avec celui des hommes et milite pour une réévaluation du rôle de la femme dans la famille et dans la société. Selon Chantal Théry, le féminisme « vise à faire prendre conscience d'une discrimination à l'égard d'un sexe (dit *le second*) et à concevoir des stratégies pour que cessent toutes les formes de domination, d'oppression et d'injustice qui en découlent – tant dans la sphère privée que publique. » [Théry, 2005 : 32]

Des changements importants se manifestent aussi dans le domaine de la culture. Il faut remarquer la création des institutions importantes – le Conseil des Arts du Canada, le

[1] Le droit de vote et d'éligibilité aux élections provinciales sont obtenus par les Québécoises le 25 avril 1940. Cf. http://www.electionsquebec.qc.ca/, page consultée le 27 juin 2016.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

Ministère des Affaires culturelles du Québec – de même que l'étude de la littérature nationale à l'université, l'émergence de nombreuses maisons d'édition, le développement d'un nouveau genre littéraire (l'essai), l'importance accordée à la critique littéraire. Pendant cette période, l'essor de la littérature se définit per les œuvres littéraires, mais aussi par toutes les structures qui permettent et favorisent la création, la diffusion, la réception et l'analyse des textes littéraires. D'ailleurs, le statut de l'écrivain change parce qu'il a une plus grande liberté créatrice et entreprend la quête d'une identité québécoise.

La participation active des femmes au mouvement de renouvellement de l'écriture est aussi un aspect important à souligner. En 1921, dans le cadre d'une conférence concernant la solidarité féminine qui a eu lieu à Montréal, Anne-Marie Gleason, l'une des premières femmes journalistes au Canada, incite les femmes à « se débarrasser de leur prétendue infériorité intellectuelle et morale en se joignant au mouvement de solidarité en voie de création et à faire connaître leur point de vue sur différents sujets de l'actualité. » [Boivin, 1982 : 23]

Au début du XXe siècle, peu de femmes publient dans des journaux des poèmes, des contes, des billets ou des chroniques, maisaprès la deuxième guerre mondiale, la création féminine connaît un essor remarquable. Dans un article publié en 1982, Aurélien Boivin cite les noms de quelques écrivaines qui ont marqué l'histoire littéraire du Québec :

> Traditionnellement reléguée au second plan dans un vaste pays dominé par l'homme […], la femme québécoise a dû lutter pour gagner la place qu'on lui connaît et qu'elle mérite depuis que Gabrielle Roy a attiré l'attention du monde entier en méritant le prix Femina (1948) avec *Bonheur d'occasion*, un roman publié à Montréal trois ans plus tôt, et depuis que Marie-Claire Blais a prouvé la qualité de l'écriture et la richesse de l'imaginaire de la femme d'ici, en devenant la première, dans toute l'histoire du Québec, à remporter le prix Médicis avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel,* en 1966. Sans parler d'Anne Hébert dont le *Kamouraska* lui vaut le prix des Libraires de France en 1971, ni d'Antonine Maillet, cette Acadienne devenue quelque peu Québécoise, lauréate du prestigieux prix Goncourt, en 1979, pour son roman *Pélagie-la-Charrette.* [Boivin, 1982 : 22]

La femme écrivain se fait donc entendre et sa voix éclate, attirant l'intérêt des lecteurs et des critiques sur un univers féminin. Les questions soulevées par la condition féminine intéressent de plus en plus, la plupart des œuvres écrites par des femmes reprenant « une dialectique entre un passé lourd, noir, sclérosant, mortifère et un avenir ouvert, fertile et libérateur pour les femmes. » [Boisclair, 1999 : 99]

Ces transformations subies par l'image de la femme dans la société québécoise pendant la première moitié du XXe siècle sont révélées dans les romans de Marie-Claire Blais,celle-ci proposant différents types de femmes. Ainsi, dans le roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel*[2], publié en 1965, l'écrivaine évoque la condition de la femme soumise aux structures patriarcales qui sont les conséquences du catholicisme québécois. Mais ce modèle traditionnel est abandonné et la structure de la famille cherche « à tâtons, un nouveau *modus vivendi* dont on n'a pas encore tous les repères. » [Steiciuc, 2003 : 162]

Le personnage de la mère, qui n'a pas de nom, est presque absent. Résignée à son sort, elle est une femme passive, silencieuse, exploitée dans sa propre famille. Elle est fatiguée par le travail constant dans une ferme et par les nombreux accouchements et c'est

[2] Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Les Éditions du Boréal, 1991. Dans l'article, les citations tirées de ce roman seront suivies du titre abrévié (*SVE*) et du numéro de la page.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

de cette manière qu'elle sera toujours vue par Emmanuel, son dernier né, le principal observateur :

> Voici sa mère. Il la reconnaît. Elle ne vient pas vers lui encore. Il pourrait croire qu'elle l'a abandonné. Il reconnaît son visage triste, ses épaules courbées. Elle ne semble pas se souvenir de lui avoir donné naissance, ce matin. Elle a froid. Il voit ses mains qui se crispent autour du seau de lait. […] Sa mère est silencieuse. Elle sera toujours silencieuse. [*SVE* : 12]

Parfois, c'est son mari qui parle pour elle :

> Ma femme pense aussi que le dimanche fera l'affaire, dit l'homme. [*SVE* : 15]

À la différence de cette femme effacée et absente, la grand-mère Antoinette est un des personnages les plus étonnants du roman. Dure, elle gronde sans cesse les enfants et exerce son autorité sur ceux qui l'entourent. Son rôle dans la famille est capital : c'est elle qui choisit le nom Emmanuel pour le nouveau-né, qui décide la date du baptême de celui-ci, qui appelle la famille à la prière tous les soirs. Souveraine et méprisante, la grand-mère refuse toute aide à son gendre, étant très différente de sa fille qui est un modèle de soumission et de servilité :

> Non, je ne ferai pas un geste pour servir cet homme, pensait-elle. Il croit que j'imiterai ma fille, mais je ne lui apporterai pas le bassin d'eau chaude, les vêtements propres. Non. Non, je ne bougerai pas de mon fauteuil. Il attend qu'une femme vienne le servir. Mais je ne me lèverai pas. [*SVE* : 15-16]

En ce qui concerne la relation de grand-mère Antoinette avec son mari, deux aspects sont importants à préciser. D'abord, ce personnage féminin est le symbole de la tradition et du catholicisme québécois. C'est la religion qui pousse la femme à avoir des enfants, donc à être une bonne mère, fidèle aux traditions. Ensuite, elle n'a jamais montré son corps à son mari, elle voit l'homme comme le moyen d'accomplir la volonté de Dieu :

> Si grand-mère Antoinette avait cédé à son mari, ce n'était que pour obéir à M. le Curé qui parlait toujours du *sentiment de devoir* dans ses sermons, et parce que c'était la volonté du seigneur d'avoir des enfants. Grand-mère Antoinette nourrissait encore un triomphe secret et amer en songeant que son mari n'avait jamais vu son corps dans la lumière du jour. Il était mort sans l'avoir connue, lui qui avait cherché à la conquérir dans l'épouvante et la tendresse, à travers l'épaisseur raidie de ses jupons, de ses chemises, de mille prisons subtiles qu'elle avait inventées pour se mettre à l'abri des caresses. [*SVE* : 103-104]

Par contre, Héloïse, sa petite-fille, est partagée entre son ardeur religieuse et ses désirs charnels. Elle se distingue de ses sœurs par ses pratiques religieuses constantes : la prière et le jeûne. Mais au moment où elle entre au couvent, elle découvre des désirs sexuels qu'elle n'avait pas connus avant. Rejetée du couvent par la Mère Supérieure qui découvre ses fantasmes sexuels, la jeune fille revient à la maison où elle reprend, pour un temps, ses anciennes habitudes. Elle quitte de nouveau la maison et choisit le bordel « l'Auberge de la Rose Publique », Marie-Claire Blais proposant par ce personnage féminin un autre type de femme, la prostituée.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

La provocation est encore plus poussée dans le roman *Les Nuits de l'Underground*[3], car l'écrivaine y met en avant un type de femme qui ne correspond pas à la typologie sexuelle de l'époque : la femme lesbienne. Ce roman publié en 1978 est centré sur une communauté de femmes homosexuelles.

Marie-Claire Blais avait abordé la thématique des relations homosexuelles dans le roman *Le loup*, publié en 1972. Dans le cas de ce roman, l'écrivaine choisit de parler de la souffrance de plusieurs générations homosexuelles. Comme elle l'a dit dans un entretien de 1980, « les jeunes ne souffrent pas trop, mais leurs aînés, qui sont des pionniers, qui sont des contestataires, ont beaucoup souffert pour exister. » [Smith, 1980 : 57]. Elle considère aussi que les combats pour les droits de toutes les minorités sont extrêmement importants et exprime l'espoir d'un changement social afin d'atteindre une liberté plus grande en ce qui concerne les groupes minoritaires :

> Nous pouvons toujours rêver… rêver qu'un jour les minorités ne souffriront plus d'aucun racisme, d'aucune exploitation et prendre les moyens pour que ces rêves deviennent réalité. [Roy : 33]

Dans ce même entretien, Marie-Claire Blais relève une évolution de l'image de la femme dans la société québécoise, surtout après les années 1960 et réclame la reconnaissance de la femme lesbienne car « celle-ci n'est pas singulière, sinon dans l'esprit des gens. » De plus, au moment de la publication du roman *Les Nuits de l'Underground*, lorsqu'on lui a demandé de le présenter, l'écrivaine a reconnu que son évolution personnelle allait de pair avec cette nouvelle image de la femme québécoise :

> Il y a des années que je pense à ce livre, je suis mon évolution personnelle qui correspond sans doute à un moment important dans l'histoire des femmes. Ce livre, marque-t-il un tournant dans mon œuvre ? Il est difficile de se définir, de définir son œuvre. Nous changeons chaque jour, nous évoluons, nous grandissons. Je ne vois pas la vie comme stable. Tout est continu pour moi, cependant, il est vrai que ce livre m'expose davantage. [Roy : 33]

Dans *Les Nuits de l'Underground*, l'espace d'un bar montréalais est le lieu de rencontre de différents personnages féminins. Le nom du bar – *l'Underground* – souligne la clandestinité des activités qui s'y déroulent. Il s'agit d'un espace souterrain, invisible où les femmes connaissent une liberté inaccessible ailleurs, loin des regards désapprobateurs du reste de la société : « […] les passants qui longeaient ces rues […] n'eussent pas même remarqué l'enseigne de l'Underground et moins encore aperçu les tièdes incendies qui couvaient derrière la vitre du souterrain ». [*NU* : 66]

Les personnages de ce roman – des lesbiennes en quête d'une âme-sœur ou tout simplement de détente – se rencontrent pendant la nuit, soit pour trouver de nouvelles partenaires, soit pour le plaisir d'être ensemble et d'affirmer leur différence. Dans « les chaudes ténèbres » [*NU* : 9] de cet endroit, elles peuvent parler en toute liberté, exprimer ouvertement leurs sentiments et même danser parce qu'une « femme rencontrée dans un bar n'est pas une femme rencontrée dans la rue, on la voit naviguant au milieu de plusieurs atmosphères, métamorphosée par celles qui l'entourent. » [*NU* : 31] C'est donc un espace qui donne aux femmes la possibilité de vivre leurs amours. Cette liberté qui caractérise

[3]Marie-Claire Blais, *Les Nuits de l'Underground*, Les Éditions du Boréal, 1990. Dans l'article, les citations tirées de ce roman seront suivies du titre abrévié (*NU*) et du numéro de la page.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

l'*Underground* montréalais s'oppose à l'oppression ressentie dans les bars de Paris où « une femme qui sort seule la nuit ce n'est qu'une putain » [*NU* : 62]

Dans cette communauté, chaque femme a sa particularité, le point commun à toutes étant le besoin d'aimer une autre femme. Sculpteur français, Geneviève Aurès, âgée de trente ans, vient au Canada pour préparer une exposition. Elle a un amant à Paris, mais pendant ce séjour dans la ville de Montréal, elle fréquente le bar l'*Underground* où elle aperçoit Lali Dorman, dont la beauté lui rappelle celle de certains tableaux des grands peintres européens. Belle et mystérieuse, Lali - « la fille aux cheveux courts dans son manteau militaire vert sombre » [*NU* : 12] -, est un jeune médecin d'origine autrichienne qui habite au Québec. D'autres femmes qui fréquentent le bar sont : Marielle, une ouvrière toujours gaie et bavarde ; Lucille, championne de hockey, née en Haïti ; Rita June, modèle de New York ; Élise, la Bretonne, « une femme cultivée et sensible » [*NU* : 30] ; la *Grande Jaune* – appelée ainsi par Marielle « à cause de ses cheveux jaunes comme le foin » [*NU* : 21] qui est en prison à cause de la drogue.

Par les origines diverses des personnages, Marie-Claire Blais met en évidence la diversité culturelle qui caractérise la société montréalaise. Ces femmes si différentes se rassemblent dans ce bar, revendiquant la liberté de chaque être humain, la reconnaissance et l'acceptation d'autrui. De plus, le français et l'anglais se mélangent dans ce roman d'une façon très naturelle. Même le joual – le parler populaire de Montréal – est présent dans leurs dialogues, ce qui frappe Geneviève, qui avait vécu à Paris pendant les dix dernières années :

> […] les jeunes Québécoises parlaient toutes si vite et en sautant des syllabes et des mots entiers, qu'elle craignait […] de ne pas pouvoir les suivre dans leur dialogue jazzé. [*NU* : 30]

Il est intéressant d'observer dans ce roman l'histoire d'une libération individuelle – celle de Geneviève – et l'histoire d'une libération collective – celle des femmes qui fréquentent le bar de l'*Underground*.

Dans le cas de Geneviève, il s'agit tout d'abord d'une libération du monde de Jean, son amant, qui reconnaît qu'il n'a pas réussi à faire d'elle « une vraie femme » et que sa patrie à elle « est un lieu où il n'y a que des femmes » [*NU* : 80]. Ensuite, c'est la libération de Geneviève qui « à trente ans croyait avoir dépassé l'âge de la déraison amoureuse et avait la certitude de ne plus jamais pouvoir aimer ». [*NU* : 9] Si au début du roman cette femme est une inconnue dans le bar, qui n'ose parler à personne, elle s'éprend peu à peu du visage de Lali, « croyant découvrir dans ces traits aveugles les plus pures expressions, austères jusqu'à la morosité parfois, de la peinture flamande » [*NU* : 9]. Elle se rend compte que ce qui la fascine ce n'est pas la beauté de l'art, mais plutôt « une femme, ou, plus précisément, sa passion pour la femme » [*NU* : 28]. Après l'expérience vécue à Montréal, Geneviève acquiert beaucoup de confiance en elle-même et, de nouveau à Paris, elle rencontre dans un bar Françoise, une inconnue avec qui elle commence à parler « comme si elle l'eût connue depuis toujours » [*NU* 220]. Âgée de cinquante ans, Françoise est l'ancienne femme d'un diplomate parisien et tient une galerie d'art à Paris. Réservée et réticente au début, elle accepte l'amour de Geneviève, amour qui entraîne l'acceptation de soi-même et d'un mode de vie dont elle s'est privée pour des contraintes sociales. Françoise représente la « génération du secret et du silence » [*NU* : 226], c'est-à-dire les femmes qui ont dû cacher leurs amours « sacrifiant la vérité pour les apparences. » [*NU :* 226]

En ce qui concerne la communauté des femmes de l'*Underground*, c'est la libération du monde de l'homme, d'une image de la femme véhiculée par l'imaginaire masculin. La

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

répression de la société patriarcale et l'opposition à l'amour homosexuel sont représentées par les agents de police. Par leurs enquêtes, ils veulent détruire, entraver la liberté des femmes qui se réunissent à l'*Underground*. Cependant, par leur regard ironique, lucide, en colère, toutes ces femmes unies « les dénudaient soudain de tous leurs masques virils et les montraient tels qu'ils étaient […] des hommes, peut-être, mais si vulgaires que […] la honte, l'avilissement qu'ils avaient voulu provoquer retournaient contre eux » [*NU* : 214-215]

L'union des femmes et leur solidarité qui transcendent toute différence sociale, culturelle et linguistique, rendent donc possible cette libération. Les femmes sortent de l'*Underground* quand « la lumière de juin avait chassé la nuit du long hiver » [*NU* : 295] et commencent à fréquenter un restaurant ouvert par deux d'entre elles, au deuxième étage d'une maison. Elles quittent l'espace clandestin et nocturne et se réunissent à la lumière du jour. Dans ce nouvel endroit, on joue la pièce de théâtre intitulée *La vie d'une lesbienne*, qui appartient à l'une de ces femmes, Léa. Cet amour devient ainsi le sujet d'une œuvre littéraire. Même si la société les juge et les condamne encore, cette jeune génération de femmes a l'espoir d'un changement, d'une évolution et la fin de certains interdits. Dans son monologue, Léa revendique l'amour homosexuel et perçoit le futur avec espoir :

> Mes amies, combien je vous aime et comme je crains pour vous ! Car vous serez encore longtemps humiliées et souvent, par ceux qui sont vos plus proches, trahies par une sœur, une mère, une amie, on viendra encore vous supplier de vivre dans l'ombre, même si pour vous le temps de l'Underground est fini ! [*NU* :295]

Dans le roman *Les Nuits de l'Underground*, l'auteure évoque la lutte de la femme québécoise dans une société dominée par les hommes. Si au début du roman, les femmes se rencontrent et expriment leurs revendications dans l'espace isolé du bar, les dernières pages du roman évoquent la libération des femmes lesbiennes qui réclament leurs droits ouvertement dans la rue.

Si dans les romans publiés au début de sa carrière littéraire, Marie-Claire Blais présente une femme soumise aux structures patriarcales, l'écrivaine s'écarte peu à peu de cette image traditionnelle de la représentation féminine pour en forger des nouvelles : la prostituée, la femme lesbienne. De cette manière, ses romans montrent une claire évolution dans la société québécoise et tentent de construire un univers où la tolérance, la solidarité, l'acceptation d'autrui peuvent combattre la violence et la misère.

BIBLIOGRAPHIE

Blais, Marie-Claire, 1991. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Les Éditions du Boréal.

Blais, Marie-Claire, 1990. *Les Nuits de l'Underground*, Les Éditions du Boréal.

Boisclair, Isabelle, 1999. « Roman national ou récit féminin ? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », in *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 2, n° 1, p. 97-115.

Boivin, Aurélien, 1982. « Des proses et des femmes au Québec des origines à 1970 », in *Québec français*, n° 47, pp. 22-25.

Hamelin, Jean, Provencher, Jean, 1983. *Brève histoire du Québec*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express.

Navarro, Pascale, 2005, « Marie-Claire Blais: portrait d'une insoumise », in *Entre les lignes: le plaisir de lire au Québec,* vol 1, n° 4, pp. 32-34.

Roy, Monique, 1978, « Marie-Claire Blais : Chaque livre est un engagement »,in *Le Devoir*, p. 33.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)

Smith, Donald, 1980, « Les vingt années d'écriture de Marie-Claire Blais», in *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, n° 16, pp. 51-58.
Smith, Donald, 1983. « Marie-Claire Blais, Prix David 1982 », in *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, n° 29, pp. 17-18.
Steiciuc, Elena-Brânduşa, 2003. *Pour introduire à la littérature québécoise*, Suceava, Editura Universităţii.
Théry, Chantal, 2005. « Le dialogue des sexes », in *Québec français*, n° 137, pp. 32-34.

BDD-A27350 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.78 (2026-11-20 02:50:36 UTC)